

## Magda Carneci

### Paris. Le parc Georges Brassens\*

Ô Paris, ville-femme, grande dame, grande bourgeoise, belle femme un peu fanée, avec tes parures parfaites, tes boulevards bien taillés, tes bijoux chics, tes immeubles baroques, tes vêtements de grande occasion, tes sacs à main fantaisistes, tes esplanades grandiloquents, tes escarpins gracieux, tes grands discours politiques, tes jolis chapeaux, tes squares comme des morceaux de musique de chambre, tes gants aux couleurs arc-en-ciel, tes boutiques poétiques, tes librairies démoniaques, tes cafés vicieux.

Ô Paris, belle dame, belle femme déjà fanée mais tellement bien maquillée, habillée, coiffée, manucurée, tellement bien soignée partout dans ton corps assez vaste, belle partout jusqu'au bout de tes orteils, jusqu'à la périphérie, dame séductrice, initiatrice. Sorcière, tellement envoûtante qu'on oublie ton âge avancé, ton passé lourd, tes vices, tes péchés, ton arrogance, ta présomption;

pourquoi je souffre tellement dans tes bras.

Ô Paris, déesse décadente, ton culte fanatique pour le beau, ton souci pervers pour le bon goût infini, ta passion insensée du luxe, ton avidité aberrante pour les plaisirs exotiques, ton amour excessif pour l'artifice raffiné jusqu'à la perdition, tu es comme une dernière pharaonne d'Alexandrie, s'entourant de toutes les richesses du monde, se baignant dans le lait chaud et nourricier coulant de tous les pays de cette terre désespérée, fatiguée, se baignant pour se garder encore jeune, se parant comme une folle pour oublier de mourir;

pourquoi ta beauté me fait mal, pourquoi ta perfection me refuse ?

pourquoi ton esthétisme outrancier ne m'apporte pas la joie, le bonheur ?

Ô chef-d'oeuvre prêt-à-porter dans lequel mon amour sans mesure,  
mon amour d'aimer ne rencontre personne ?

---

\* Prose parue dans *Paris par écrit. Vingt écrivains parlent de leur arrondissement*, Paris, éditions L'Inventaire et la Maison des Écrivains, 2002.

Personne, c'est-à-dire *une* personne, lui, le bel homme aux lèvres minces et avides, l'homme oublieux, l'homme perdu, engrené dans tant d'occupations et d'affaires, très occupé, toujours débordé, avec son agenda plein de rendez-vous et de contacts deux mois à l'avance, avec son téléphone portable sonnait tout le temps dans son élégante voiture de service, préoccupé simultanément des cotes de la Bourse, du nouveau gouvernement, de la guerre en Orient, des élections futures, de l'état misérable des banlieues, de l'immigration clandestine, de la francophonie pure et dure, des derniers cancans du ministère concerné, des intérêts de la France dans le monde, de sa petite maison à la campagne, de ce que disent *Libération* et *Le Monde*, de ses affaires en Europe de l'Est et sur la Côte d'Ivoire, de l'arrogance des Américains, de la dernière émission de télé en direct, des maux de cette civilisation pourrie, de la guerre atomique imminente, du surchauffage de l'atmosphère planétaire, de la décadence de la race humaine et surtout européenne, de la surpopulation du globe terrestre, du manque de grands hommes et de grandes femmes de génie pour sauver la France et le monde.

Et moi, blottie dans le fauteuil bleu de sa voiture dernier cri, courant follement entre Invalides et Pasteur, moi, muette sous cette avalanche verbale, interdite par l'énormité de tous ces graves, énormes problèmes, moi, totalement inexistante à ses yeux intenses mais si froids, à son cerveau parcouru par des images folles de l'apocalypse. Moi, regardant ses lèvres minces, avides, fanatiques, essayant de caresser furtivement sa main droite rivée à la manette de vitesse, pour le calmer, l'apaiser, lui montrer mon souci silencieux, ma pâle sollicitude;

Ô Paris, beauté carnassière, vampire.

Il était débordé de travail, il avait une réunion d'urgence à sa compagnie, même si c'était le week-end, et m'a fait descendre au coin de la rue Vaugirard. Belle journée, en effet - c'était déjà ça, la lumière. J'ai commencé à flâner comme en transe ; le temps, les heures, les minutes n'avaient plus d'importance ; j'ai commencé à flâner. Quelque chose comme un globe fragile de cristal s'était cassé quelque part dans ma gorge, des éclats de verre liquide remplissaient ma bouche, mes yeux, j'avais la consistance fade d'un ombre. J'ai arpenté lentement la longue rue Vaugirard, lentement, comme anesthésiée, en regardant inattentivement les enseignes, les vitrines. Tout était bien rangé, décoré, policé, dans ce quartier bien bourgeois et bien sobre, pas trop de couleurs et de visages exotiques, pas de vitalité débordante, pas d'émotion non contrôlée, pas de désordre, de bruits excessifs et de sournoise inquiétude. Les bâtiments des années 20 et 30 se mélangeaient de manière

acceptable avec les immeubles tout neufs - verre-béton-acier - qui formaient les coins des rues et comblaient des espaces restés longtemps vides.

A l'angle de la rue Convention j'ai vu tout d'un coup une flèche curieuse, "Objets trouvés – Bureau RATP", et quelque chose comme une petite piqûre intérieure m'a incitée tout à coup à obliquer à gauche. Rue de la Convention, rue de Dantzig, enfin la longue rue des Morillons. Bien sûr, le bureau des objets trouvés était fermé : c'était samedi et on ne retrouve pas durant le week-end les objets perdus en semaine. Mais à côté c'était un parc, le parc Georges Brassens et une autre piqûre dans la poitrine, plus précise cette fois, m'a poussée à franchir ses portes.

C'était là, le marché des livres anciens et modernes que j'avais tant fréquenté dans une période de ma vie, et que j'avais oublié entre temps. Inchangé, d'après ce que j'ai vu des deux côtés, à travers les grilles. Tout d'un coup, j'ai compris que la flèche RATP m'avait menée à bon port. Je pouvais m'arrêter.

Fatiguée, je me suis d'abord assise sur un banc. Oui, je me souvenais très bien du temps où mon vieil ami, Monsieur Barba-Negra, m'avait fait découvrir ce lieu merveilleux, du temps où il s'occupait de mon « éducation spirituelle », après mon long « abrutissement matérialiste », comme il se plaisait à répéter. Une longue liste de titres « absolument essentiels » dans les mains, je le suivais comme une élève soumise, chaque samedi, dans sa quête de livres rares, épuisés, introuvables, parmi les bouquinistes du parc, qui avaient l'air de le connaître depuis des années.

Il y avait de tout dans ce marché curieux, abrité sous un toit de fer forgé qui me faisait penser à une gare Art Nouveau. Des livres chers, anciens, reliés en cuir précieux, avec des titres dorés ; des livres bon marché, récents, empilés dans de longues enfilades bigarrées, rangées sur des tables improvisées, de longues planches en bois posées directement sur des chevrons de basse taille ou soigneusement étalés selon leurs dimensions dans des étagères fragiles. Des livres aux sujets historiques et politiques, de tous les siècles. Des collections de poésie française, classique et moderne, les premières reliées parfois en carton, les dernières sous cellophane. Des polars à couverture « noire et jaune ». Des biographies des stars de cinéma et du théâtre, violemment colorées. Des oeuvres de philosophes antiques et modernes, en éditions commentées. Des livres de chasse et de pêche, avec des illustrations à la pointe sèche. Des albums de voyage et d'art, aux reproductions en noir et blanc pour le début

vingtième, en couleurs après 1945. Des collections de revues de toutes sortes et de cartes postales. Des BD et des livres pour les enfants. Des gravures. Des planches. Des cartes.

Monsieur Barba-Negra et moi, nous cherchions les bouquinistes qui avaient des livres « ésotériques » ou « spirituels ». Des livres sur l'alchimie et l'astrologie, sur la franc-maçonnerie et la kabbale, sur les gnoses traditionnelles et modernes, sur l'Inde et l'Islam, sur le symbolisme des nombres et des lettres, sur les mystiques et le mythe. Mon vieil ami m'indiquait les noms « vraiment importants » pour chaque domaine et me poussait à les chercher dans les piles mélangées, étalées sur les tables. A partir d'un certain moment, il m'avait obligée à les « sentir », ces livres, à utiliser mon « intuition féminine », comme il disait, pour deviner si tel titre se trouvait ou non dans une pile anarchique. Et, à partir d'un certain moment, j'avais commencé à deviner correctement. C'est alors que Monsieur Barba-Negra avait prononcé cette phrase énigmatique: « Vous ne comprenez pas encore, ma chère petite Dame - c'était sa façon à lui d'être poli -, quel privilège vous avez d'être Femme! »

C'était vrai, je ne le comprenais pas alors  
et je ne le comprends toujours pas à présent.

A présent, ce présent qui fait mal, comme un petit gouffre au milieu de la gorge, ce présent où je ne comprenais pas pourquoi j'étais venue de nouveau, après tant d'années, dans ce marché curieux. Ma soif ésotérique d'antan éteinte, modifiée entre temps, transformée en soif affective et me voilà, comblée dans ma quête, de nouveau parmi les livres anciens et poussiéreux. Enfin, puisque j'étais là...

J'ai décidé de tenter de retrouver mon instinct et ma chance. J'ai regardé des deux côtés, et comme d'habitude - mon habitude d'autrefois - j'ai choisi d'aller vers la partie gauche, plus étendue, plus riche, avec plus de possibilités de recherche. A première vue, rien n'avait changé, ou presque : mêmes tables et guérites plus ou moins bien rangées, mêmes visages des vendeurs, certains d'entre eux assis paresseusement au milieu des allées sur des chaise-longues commodes, les mêmes rayons spécialisés avec des enseignes écrites à la main sur des morceaux de carton. J'avais l'intention d'aller directement, comme autrefois, au fond de la place à gauche, vers un vieux monsieur avec des livres ésotériques fort intéressants, au milieu de livres de toutes sortes. Mais obéissant à une impulsion plus nette, je me suis dirigée vers la deuxième allée à droite et une fois là, de chercher sur la première table dans le coin. Il y avait un monceau de titres divers, romans, contes, essais, sans ordre, sans indication de sujet. *Les Yeux d'Ezéchiel sont ouverts, La fécondation des orchidées, Le banquet, La Vierge*

*et l'enfant Jésus dans l'art du Moyen-Âge, She, Métaphysique du sexe, La guerre des étoiles.* Je ne savais pas ce que je cherchais, je me laissais simplement porter par le regard et le souvenir de mes lectures anciennes, je balayais lentement du regard les dos bigarrés des livres serrés les uns contre les autres, attendant. Et tout d'un coup j'ai vu quelque chose.

C'était un groupe de trois livres, de format assez grand, avec des couvertures en carton jaunâtre, vieilli, fatigué, protégées par une feuille en plastique. *Gnose de l'amour à travers les siècles.* Trois volumes, par un auteur russe de moi inconnu, un nom en « ieff », bien entendu, publiés en Suisse après la fin de la deuxième guerre mondiale : *Gnose de l'amour*, quel titre curieux, démodé, ridicule ! Avec des gestes fébriles, incrédules, j'ai regardé la table des matières des trois volumes : une longue histoire de l'amour, bien sûr, entendue autrement, expliquée autrement, racontée autrement.

L'amour divin qui crée les univers, les niveaux de réalité, les mondes, qui se sacrifie pour sa création et ses créatures, l'amour qui descend en étranges lois cosmiques et en belles octaves musicales pour donner naissance au corps infini et éternel, cet univers et ce monde, à sa bien aimée et sa fiancée. L'amour qui donne naissance à toutes les formes vivantes, à la vie débordante, plénière, par pure joie, par pure plaisir et maintient toutes les existences simplement par sa passion infinie; l'amour qui se concrétise en milliards d'hommes et de femmes poussés inmanquablement à s'aimer pour donner naissance à d'autres milliards d'amoureux; l'amour qui se laisse crucifier pour le salut de toutes ces cohortes d'amants, pour que ce monde continue d'exister et s'enflamme à son tour d'amour et qu'il se sauve à la fin des fins par l'amour; l'amour qui excuse tout, qui croit tout, espère tout, supporte tout; l'amour qui ne périt jamais, même si les connaissances et les langues périssent; l'amour qui se donne entièrement et ne demande rien en échange.

Et tout d'un coup je compris.

Et une joie nouvelle envahit le creux de ma gorge. Une douceur étonnante. Une lumière diaphane, infinie.

Ô Paris, grande dame raffinée, grande bourgeoise un peu fanée, vieille séductrice, ancienne sorcière qui mélange et dévore les beautés, les richesses et les âmes de ce monde refroidi, terminé, tu m'as tout appris, tu m'as tout révélé.